

LAURENT
OLIVIER

LE PAYS DES CELTES

Mémoires de la Gaule

L'UNIVERS **UH** HISTORIQUE
SEUIL



LE PAYS DES CELTES

Du même auteur

Le Sombre Abîme du temps
Mémoire et archéologie
Seuil, 2008

L'Art gaulois
Art celte
J.-P. Gisserot, 2010

Nos ancêtres les Germains
Les archéologues français et allemands au service du nazisme
Tallandier, 2012 ; « Texto », 2015

Mythes et symboles celtiques
(photographies de Christophe Renault)
J.-P. Gisserot, 2016

LAURENT OLIVIER

LE PAYS DES CELTES

Mémoires de la Gaule

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est publié dans la collection
L'UNIVERS HISTORIQUE
fondée par Jacques Julliard et Michel Winock
et dirigée par Patrick Boucheron.

ISBN 978-2-02-138706-3

© Éditions du Seuil, février 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Nous sommes
Tous faits du tissu des rêves et notre vie
Est une île entourée de sommeil.

William Shakespeare, *La Tempête*,
acte IV, scène 1 (1611).

À Jérôme Prieur

PROLOGUE

Bois-moi

Nous voilà partis maintenant.

Au début, rien de notable. Tout paraît normal.

Puis arrivent les premières particules lumineuses. D'abord quelques-unes qui tombent en scintillant, et bientôt des milliers et des milliers. Elles arrivent par vagues d'un fond très lointain et indistinct. Ça commence à s'agiter, dans une lumière dorée un peu laiteuse. Des ombres furtives passent, rapides. L'espace d'une fraction de seconde, on croit distinguer de minuscules silhouettes sombres qui dansent sur la glace en levant les bras, à moins que ce ne soient des corbeaux qui s'éparpillent sur la neige. C'est déjà passé ; des horizons brumeux, où semblent clignoter des cités indécises, s'empilent indéfiniment vers les lointains, dans un crescendo d'architectures éphémères, légères comme des nuages. Et puis plus rien.

On entre maintenant dans une phase d'accélération chaotique. Il arrive des rayures, des taches informes. On ne perçoit plus qu'un crépitement d'éclaboussures, de filaments aveuglants qui tracent dans le vide. Et ça monte toujours. On plonge dans un battement immense, une pulsation traversée de flamboyances, de disparitions soudaines, de ressurgissements inattendus. Des formes somptueuses ne cessent de mourir et de renaître en même temps, dans une orgie de bourgeonnements, de foliations.

Ça continue encore à monter en intensité. La sensation de vertige est insoutenable à présent ; le corps humain n'est pas fait pour supporter une telle attraction vers l'infini. En baissant les yeux, tu distingues à travers le flot ininterrompu de débris la petite aiguille

en laiton du manomètre qui continue à monter régulièrement, en tressautant. Sur le cadran, on peut lire le nom du fabricant inscrit en belles lettres capitales noires détachées sur fond blanc émaillé : H.G. WELLS, LONDON. La pointe de l'aiguille tremblote à présent autour de 2,4 ky BP. Pour ceux qui l'ignorerait, « ky » ça veut dire *kiloyears* – milliers d'années ; et BP, c'est l'abréviation de *Before Present* : avant 1950, et les explosions nucléaires dans l'atmosphère qui ont dérégulé la composition de la couche d'isotopes au-dessus de la Terre. Tu comprends maintenant : c'est impossible ; personne n'a jamais inventé ce genre de machine autrement qu'en imagination. Tu es dans un rêve. Tout ça n'est pas réel.

Tu ouvres à présent les yeux, couché dans l'herbe. Les tiges écrasées te piquent le cou. Une sauterelle détend soudain ses pattes et saute par-dessus ta poitrine. Tu n'as pas d'âge ; tu es ici à la fois l'enfant que tu as été, autrefois, et l'adulte que tu es dans l'autre monde. Tout ça ne fait aucune différence ; ici, c'est une seule et même chose. C'est le petit bonhomme à l'intérieur de toi, celui qui n'a jamais vieilli, qui se trouve là. Il t'entraîne dans cet univers secret dont tu ne pourras ramener au jour que des lambeaux d'impressions. Lui semble connaître, ou plutôt il paraît ne s'étonner de rien ; c'est ta conscience engourdie qui t'avertit que tout ceci n'est pas normal. Tout se passe comme si tu étais en train de rêver, si ce n'est que tu te réveilles en plein jour, à des milliers d'années-lumière de ton lit.

On est le matin, dirait-on. C'est peut-être l'été ; l'air est frais sur la peau. Le ciel est d'un bleu profond, presque sombre. Une grande tête de taureau ou un oiseau aux ailes déployées commence lentement à se défaire dans les nuages. Bientôt, des continents entiers passent en s'effilochant ; tout là-haut, on voit des presqu'îles, des isthmes. D'immenses forêts cristallines étincellent au soleil, avec des pelages, des fronces, des coulées de neige éclatante. Des montagnes, inaccessibles, s'éloignent sans un bruit. Les minutes s'écoulent. Et pas un avion ne passe.

Tu ouvres les yeux et le monde autour de toi a pris une autre dimension. Il est plus grand, plus ample. À l'horizon, les plateaux couverts de forêts bleutées se sont redressés. L'espace est plus profond et plus net. C'est le temps des moissons ; il monte de la

plaine une odeur de terre sèche et de blés coupés. À tes pieds, l'herbe épaisse ondule en une toison mouvante. Elle descend vers une ligne de buissons d'un vert intense, puis au loin des bandes de prés, des champs jaunes bordés de bouquets d'arbres. Des points blancs qui avancent imperceptiblement sur le flanc d'une colline doivent être des moutons. Tu n'as jamais vu ça : il y a du monde qui travaille dans la campagne. Là-bas, des silhouettes sont penchées vers le sol, qui ramassent quelque chose. Tout près d'ici, une échelle en bois, blanchie par le soleil, est posée sur une grosse meule de foin aux reflets roux.

Tu n'es pas très loin de la surface du présent, en réalité. Il paraît que si l'on plonge dix fois plus bas, à 25 ky, on voit surgir d'immenses paysages de neige, dans lesquels l'humanité s'est rétrécie tout à coup. Les hommes sont devenus minuscules. Ils sont accrochés aux troupeaux de rennes, qui, de loin, forment de longues fourmières s'étirant sur le sol gelé. C'est un monde de fourrures et de peaux. Près des tipis et des traîneaux, de grandes perches sombres sont jetées sur la glace.

À cent fois plus profond, il y a 250 000 ans, l'humanité – la nôtre – s'est complètement dissoute. D'autres êtres, que l'on peut apercevoir furtivement sous les arbres, sont accroupis au bord de l'eau. Derrière eux, de grands troupeaux d'hippopotames se baignent paresseusement au bord d'un grand fleuve boueux, en bâillant bruyamment.

À cent mille fois plus profond, il y a 250 millions d'années, toute trace d'humanité a définitivement disparu. On n'a jamais envoyé que des machines à de telles distances ; elles survolent interminablement des déserts où n'existe que le néant. Vue de l'espace, la surface poussiéreuse du sol est parcourue d'entrecroisements de filaments noirs, tatouée d'interminables paquets de chevelures emmêlées. Puis viennent des surfaces ridées, creusées frénétiquement de vagues ou de dunes. Elles ressemblent par endroits à de la peau, ou à l'épiderme contourné d'un métal damasquiné. La roche est balafmée de terribles griffures, souillée d'impensables dégoulinures. Le sol torturé a formé ici des croûtes, là des craquelures sèches, plus loin des granulations, des réticulations. On voit des taches, des efflorescences. Puis des points, des points, des points : un paysage de ponctuations d'un noir profond comme

de l'encre. C'est un monde de folie, d'obsession délirante. Il n'y a pas un pouce de terre habitable. Que le silence monstrueux de notre absence éternelle.

Mais tu es tout près de là où tu viens. C'est pourquoi il te semble que tu as toujours connu cet endroit, que tu vois d'un peu en hauteur, flottant voluptueusement à quelques mètres au-dessus du sol. Pourtant, quelque chose manque. On ne s'en rend pas compte tout de suite. Il faut du temps pour réaliser que le bruit des moteurs s'est tu. Le bourdonnement continu de la circulation a cessé net. Le paysage s'étire, soudain plus majestueux. Plus monumental. Il n'y a plus de routes, que des chemins clairs à travers champs et des vallées qui conduisent à des lointains boisés. Te voici à pied, perdu au milieu de ce continent. Les lieux se sont déployés ; ils t'entourent.

Tu es en Gaule, paraît-il.

Il y a un chemin qui s'ouvre devant toi, comme un sentier qui conduirait à un souvenir égaré. Tu reconnais les petits cailloux blancs, éclatants de lumière, au fond des ornières. Ce sont les mêmes, exactement les mêmes ici que ceux qui existent là-haut, dans le futur de ton passé. Seraient-ils déjà tous là comme ils seront, ou bien est-ce toujours la même chose qui revient, égale à elle-même ? La même ligne d'herbes frêles qui balancent leurs tiges au milieu du chemin. Les mêmes buissons qui éclaboussent de leur masse d'ombre les côtés du sentier. Dans la chaleur montante de l'air, tu perçois le vol hésitant et léger d'une libellule : toutes ces choses éphémères, qui vont nécessairement disparaître, mais qui sont toujours à nouveau pareilles – en ce moment, ici même. Tu n'as jamais vu cet endroit, qui pourtant ne parvient pas à te paraître tout à fait étranger. Ce pourrait être quelque part là d'où tu viens. Quelque part où tu es déjà allé, autrefois ; un endroit que tu pourrais connaître un jour.

Tout près d'ici, on entend le bruissement de l'eau qui coule cachée derrière le feuillage, dans des senteurs de menthe. Ici, chaque parcelle de l'espace palpite. Chaque endroit a sa place. Chaque lieu est identifiable en lui-même. L'ombre sous les grands arbres t'appelle, comme un havre. Le souffle de la source t'attire à elle, dans sa fraîcheur recluse. Chaque lieu est une demeure, qui nous

accueil. Chaque endroit est un monde à lui seul. Il est un repli, une béance par laquelle nous venons au monde. Tu réalises que nous avons perdu cela. Le monde habité des muses.

Le passé n'existe pas en lui-même. C'est seulement une empreinte que renferment les lieux, une mémoire forcément « à présent », toujours neuve.

C'est difficile à comprendre parce que, justement, ceci nous est donné comme tel, dans son immédiate simplicité.

Le chemin mène à une ferme. Tu reconnais la forme familière des toits, qui dépassent derrière les arbres. Ces maisons à pans de bois, on pourrait les voir aussi bien dans un tableau de Bruegel ou de Jérôme Bosch ; on aurait pu encore en voir au XIX^e siècle et même connaître les dernières survivantes. On n'aurait pas vu exactement les mêmes – ici, elles sont plus basses, plus trapues –, mais on aurait vu ce qu'elles ont continué d'être. Ce qu'elles ont transmis, ce qu'elles ont gardé d'elles-mêmes, malgré tout, à l'intérieur de leur structure : le squelette de leur identité de maison, comme forme. En assemblant des constructions, en fabriquant des objets ou en aménageant des lieux, les hommes produisent des formes. De reconstruction en reconstruction, les formes, têtues, se transmettent dans le temps, à notre insu, comme à chaque fois que l'on crée un objet. Car aucune chose que réalisent les hommes ne naît de rien. Ce sont les formes qui portent l'héritage du passé, qu'elles transforment insensiblement à chaque transmission. Elles en sont la mémoire vivante : une hybridation de matière inerte et d'intention humaine réalisée dans une chose. Les formes conservent l'histoire des hommes non pas à l'extérieur d'eux – comme dans un livre ou un texte – mais avec eux, autour d'eux : elles constituent leur monde matériel, leur univers de choses, qui vivent de leur vie de choses.

Entré dans la cour, tu pousses la porte de la remise. À côté du loquet, le bois est usé et poli par les mains. Il y a des ustensiles posés dans les coins, qui attendent dans la pénombre chaude que quelqu'un vienne les prendre – d'humbles outils en bois, des pots en terre. Des paniers d'osier. Précautionneuse, une fourmi du matin explore le sol de terre battue, écaillé et granuleux. Dans la pièce voisine, l'odeur épicée de la cheminée éteinte plane encore. Où

es-tu, à quel endroit du temps ? Il est impossible de le dire ; en réalité, on ne peut pas le savoir.

Il n'y a pas de temps du passé. C'est une idée inflexible du XIX^e siècle des machines que de considérer que chaque moment du passé est différent de celui qui le précède et de celui qui viendra après lui, parce que la grande poussée du temps est en marche et que rien ne peut l'arrêter. Le mouvement de la grande roue de fer de l'Histoire ferait que chaque moment du passé, chaque époque, porterait en elle-même sa propre temporalité, qu'effacerait inéluctablement la suivante en basculant sur elle. La force du progrès chasserait sans cesse l'actuel vers l'ancien, pour l'expulser du côté des choses révolues, consumées. Mais rien de tel ne se produit véritablement dans ce monde vivant, ici : l'idée même que l'on se trouverait à une époque particulière n'a pas de sens. L'Histoire n'est pas une succession de tableaux, de moments typiques, comme le siècle industriel a aimé l'imaginer avec ses grandes peintures de scènes historiques. Ici, c'est autre chose : un étant à la fois plus immédiat et pourtant insaisissable.

Autour de toi, tout porte déjà la marque d'une antiquité vénérable. Le long du ruisseau, les troncs des saules sont éclatés de vétusté. Le petit pont de bois est tout vieux et raccommoqué. À travers les madriers usés et branlants, on voit l'eau couleur d'ardoise qui coule en scintillant. Des brindilles passent, emportées par le courant. Le toit brun des maisons creuse l'échine sous le poids du temps et les murs de torchis s'écaillent derrière les orties. Les tuiles de chêne sont toutes grises ; la mousse pousse entre les lattes. Auprès des maisons, de vieux tas de bois sec sont submergés de ronces. Des chemins immémoriaux s'en vont, pleins de trous et de pièces, vers les champs et les bois. Le moment du passé n'est pas ce qui se produit à cet instant – en ce moment, il n'y a rien qui vient – mais ce qui se trouve là, rassemblé.

Le passé lointain se tient là, devant nous, mais ce n'est pas ce à quoi on s'attendait. C'est une confluence, dans laquelle se déversent tous les temps, tous ensemble au présent, simultanément. Le passé que l'on voit – puisqu'on y est – est d'abord fait de la masse de ce qui demeure, de ce qui est toujours là. Il est fait de cette présence inépuisable, infinie, de ce qui a été et continue à durer : la roche,

les pierres, la terre sur laquelle on marche. Elles sont la peau et l'épiderme du monde. Et puis il y a ce qui vit : ce qui revient à chaque fois, tel qu'en lui-même, pareil et différent. Ce sont les bois et les champs, mais aussi les animaux et les gens qui habitent dedans et autour. Tout ce qui vit, toutes les choses vivantes qui peuplent le monde en ce moment, à la fois passé et présent. Il y a aussi ce qui va venir et qu'on ne voit pas encore. Seul toi qui viens d'ailleurs peux distinguer ici la présence inattendue de ce qui va continuer à être, à se transformer. C'est une petite chose, un détail qui pourrait facilement passer inaperçu. Partout ici tu reconnais les maisons, tu reconnais les chemins, tu reconnais les champs. Tout cela te semble très vieux, mais en réalité cela n'a pas d'âge. Nul ne sait depuis combien de temps ce que tu reconnais est déjà là, au monde. C'est une évidence : le futur est déjà arrivé ; il était déjà là lorsque tu as débarqué. Que se serait-il passé si l'Histoire avait pris une autre route, s'il ne s'était pas produit ce qui est arrivé par la suite ? Sans doute reconnaîtrais-tu, à cet instant même, autre chose – un autre détail qui se trouve là aussi, tout aussi manifeste – mais que tu ne peux pas voir.

Tout ceci est là, jeté devant nous. Tout ceci est tissé dans la matière du monde, comme les motifs d'un tapis. C'est ainsi parce que cela existe, de son existence pressante, de son poids de chose. C'est ainsi parce que cela est. Parce que ce qui est ne vient jamais à nous qu'au présent, comme présence. Comme signe. Ce que nous voyons ici n'est pas cette antiquité d'images naïves qui remplissent les livres d'histoire. Ici, il n'y a pas de cabanes rondes qui fument au fond d'une clairière, pas de fiers Gaulois moustachus qui appellent à la défense de la patrie en brandissant leurs épées d'opérette. Le passé n'est pas cette image, car il n'est pas une image. Il n'est pas un état correspondant à une époque. Ainsi le monde du passé n'est-il pas le décor de l'histoire écrite par les hommes, son arrière-plan. Car le passé ne se résume pas à une histoire et l'Histoire à une suite de récits. C'est pourquoi le monde du passé n'est pas le monde de l'histoire, au sens où on l'entend d'habitude : c'est l'univers de ce qui vit et de ce qui est, comme être et comme chose. Ce monde-là contient ensemble ce qui a été, ce qui est et ce qui sera. Ces trois états sont la présence

du monde comme chose existante, faite de matière ; c'est-à-dire de durées enchâssées les unes dans les autres. L'épaisseur matérielle du monde est d'abord une insistance à être là : à y demeurer, à y revenir et aussi à s'y annoncer.

Le passé est vivant ; mais de quoi ? Il est fait des êtres vivants, certes – les humains, les animaux, les végétaux – mais pas seulement. Peut-être faut-il poser la question autrement, d'ailleurs : que voit-on ici qui apparaît, existe puis finalement disparaît ? Ce ne sont pas seulement les êtres vivants ; ce sont aussi les choses que fabriquent les hommes – leurs maisons, leurs objets – et puis celles avec lesquelles ils transforment les lieux qu'ils habitent : leurs chemins, les délimitations qu'ils tracent pour leurs champs et leurs places. Bien sûr, ces choses ne sont pas vivantes ; pourtant elles aussi ont leur vie, au bout de laquelle elles s'éteignent comme individus. Les maisons finissent par s'écrouler par terre et les fossés par se boucher ; les pots à la fin se cassent. Alors on les répare ; et si ça n'est pas possible, on en fait d'autres, qui prennent leur suite. C'est ainsi que les choses continuent à vivre : en se reproduisant. C'est pourquoi les choses sont intriquées avec les hommes ; elles en sont inséparables. Depuis toujours, le métier d'homme a été de s'occuper des choses.

Les choses aussi sont des êtres.

Tout ce qui vit transmet quelque chose. Les hommes produisent des choses, qui sont mortelles, comme eux. Tout ce qui a vécu laisse une trace : ce sont des débris, des vestiges ; des déchets en vérité. Car ce qui meurt cesse de vivre, certes, mais non d'exister. Il en reste quelque chose, qui demeure, comme chose. Ce sont des rebuts, des loques. Des épaves survivantes du passé. C'est le matériau même de l'histoire du monde des hommes. On aurait tort de le mépriser.

Au détour du chemin, soudain tu les vois. Ils arrivent. Les chiens pressés marchent devant, avec leurs longues langues pendantes et leurs petits yeux fauves ; ils se fauillent rudement entre tes jambes sans te prêter la moindre attention. Eux tous ici ne peuvent ni te voir ni te sentir. Tu n'es pour eux qu'un esprit errant ; personne ne te perçoit. Ils ne regardent pas comme regardent les gens dans

notre monde. Leurs yeux semblent se porter vers un lointain qu'eux seuls discernent. La peau de leur figure est ravinée et sillonnée comme une vieille roche. Leurs barbes emmêlées ressemblent à des paquets de racines ; leurs cheveux longs et raides leur tombent sur les épaules. Ils ne marchent pas comme marchent aujourd'hui les gens dans la rue.

Un groupe de femmes passe en portant des grands pots sur la tête. Tu crois qu'elles te sourient.

En arrivant ici, tu ne t'attendais pas à voir des ordures partout. Dans tous les coins, il y a des tas de déchets, des restes de boucherie couverts de mouches, des vieux pots cassés, qui finissent par former des plaques de détritiques sur lesquelles les gamins courent pieds nus. Personne ne ramasse les ordures, qui s'accumulent derrière les maisons, le long des chemins, dans le moindre trou. Partout. Cela ne paraît gêner personne. Pas loin des maisons, il y a des trous profonds, remplis d'ombre. Ce sont des silos, qui servent à stocker le grain. Certains sont abandonnés, entièrement vidés, et on les laisse se remplir de tout ce qui y tombe. Une odeur écœurante flotte insidieusement dans l'air. En te penchant au-dessus de l'ouverture ronde, tu découvres l'horreur : tout en bas, dans la pénombre, un corps est couché sur le dos, la tête renversée en arrière. Son visage terreux est déjà à moitié gommé. Ses yeux sont effacés et ses lèvres desséchées sont retroussées sur ses dents qui luisent faiblement dans l'obscurité. Il est impossible de dire si c'est un homme ou une femme. Le corps a glissé sur un tas d'immondices gluantes. Il s'est retrouvé à demi assis, les jambes repliées et largement écartées dans une pose obscène. Au fond, on distingue d'autres corps, peut-être trois ou quatre. Ils ont été jetés les uns sur les autres, face contre terre, et ont roulé contre la paroi du trou. Au-dessus d'eux, il y a le corps d'un petit enfant, qui doit avoir trois ou quatre ans, pas plus. Il a été balancé avec les autres, comme une bête crevée. Parmi les corps, on distingue des loques informes, des tissus fripés et souillés, gorgés de jus noir et de poussière grumeleuse.

Ils jettent les morts comme des ordures. Ce sont ceux que tu viens de croiser, ou d'autres comme eux. On raconte sur eux des histoires horribles. Personne ne s'est jamais aventuré aussi

profondément que toi dans ce pays sauvage et inconnu. À présent tu es seul, parmi eux. Peut-être qu'ils te tueraient s'ils te voyaient.

Tu ne sais pas ce qui leur passe par la tête. Ils connaissent la mort comme une chose quotidienne, ordinaire. Ils savent les mouvements désordonnés des pattes du mouton que l'on égorge, et les cris perçants du cochon que l'on saigne. Ceux du bœuf qui tombe, assommé, sur ses pattes de devant, comme s'il s'agenouillait, pendant qu'un homme le frappe à la tête d'un coup de hache ; une mousse rose lui sort des naseaux, il roule de grands yeux doux et finit par basculer, et puis son sang gicle de sa gorge et une flaque énorme, presque noire, se répand autour de lui qui a versé sur le flanc.

Ils ne sont pas comme nous.

La vieille folle accourt vers toi en poussant des cris incompréhensibles. Elle t'a vu. Avant même que tu aies pu l'éviter, son bâton t'a frappé en pleine tête. Ton sang tombe à grosses gouttes sur les pierres blanches, éclatantes de soleil. Tu cours te cacher derrière une haie. Dans ce creux entre les branches, personne ne pourra te trouver. En t'accroupissant, tu découvres que l'endroit est déjà occupé : quelqu'un a posé là une petite assiette en terre noire ; elle contient une sorte de pâte qui ressemble à de la nourriture. On dirait de la pâtée pour chat, mais il n'y a pas de chats ici. Tu devines bien que c'est une offrande, mais tu ne peux pas percevoir la présence des esprits qu'ils vénèrent et qu'ils craignent. Leur monde obéit à une logique que tu ne comprends pas, que tu es même incapable d'imaginer.

Ils sont partis, tu peux sortir.

Le soleil est monté dans le ciel. Tu rôdes derrière les maisons, cherchant la protection de l'ombre. Il y a ces trois filles en haut des marches. Elles sont enveloppées dans des étoffes splendides. Le tissu un peu épais qui leur tombe des épaules leur donne un air de majesté imprévu. L'une d'elles se retourne vers toi. Il te semble que tu la connais, sans savoir qui elle est, ici. Tu es pris par son regard qui ne te voit pas, et sa pose dans ces vêtements étonnants que tu n'as jamais vus. Peut-être l'as-tu connue, autrefois, avant même que tu puisses t'en souvenir ; peut-être as-tu connu juste quelque chose d'elle. Son cou, ses bras ou ses mains. Tu ne peux

QUATRIÈME PARTIE
MÉMOIRE GAULOISE

10. Le bruit et la fureur.	215
11. Le monde de la dette	235
12. Comment les Celtes voyaient le monde	261
<i>Conclusion.</i> À l'affut des signes	281
<i>Notes</i>	301
<i>Bibliographie</i>	319



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2018. N° I 18962 ()
Imprimé en France